

Not all fuels are the same

de Benoît Grimalt

Entre deux concerts, Benoît Grimalt saisit le quotidien d'un duo de froggys en tournée au pays des Beatles. La punk-noise d'Agripon méritait bien cette captation brute du voyage, loin des hôtels chics, des tour bus et des caterings opulents, quelque part entre la porte des artistes, le coffre d'un break, l'inconfort d'un réveil embrumé et l'absurdité d'une station service d'autoroute.

En filmant sans ambages la réalité de 95 % des groupes en itinérance, le réalisateur invite le spectateur au cœur de l'aventure, lui offrant une place d'observateur privilégié entre une paire de chaussettes de la veille et une cannette vide. *On the road*, avec le sourire et les poches sous les yeux, s'il vous plaît.

Mais c'est surtout l'intelligence du montage qui donne au film un véritable ressort comique, Benoît Grimalt soulignant habilement par une compilation de pépites le décalage des situations, les entrecoupant de parenthèses sonores, de cartons écrits, laissant glisser ça et là une once de douceur ou d'excentricité dans la grisaille ambiante. En tirant sa substance de la route mais loin d'en faire l'éloge, ce documentaire s'organise autour d'une trame narrative kilométrée, ponctuée de clichés.

Si les membres du groupe Agripon sont les pivots centraux de l'histoire, le réalisateur n'hésite pas à faire des focus sur leur public, guettant les réactions lors des performances live, il s'attarde sur l'improbable capharnaüm que composent les instruments, sur le plateau de scène, ravagé, qui clôt les concerts.

Avec beaucoup d'humour, le film dévoile l'intimité décomplexée de la troupe tout en conservant le rythme imposé du voyage, alternant excès en tous genres et phases de repos, jonglant avec les sentiments du spectateur, embarqué malgré lui dans cette tournée aussi courte qu'intense.

Vincent Courtois



Compétition documentaire
2009, France, 16'
Prochaines séances :
Aujourd'hui à 20h30 salle 10

Fading

d'Olivier Zabat

La pensée captive

Deux jeunes pompiers parcourent chaque nuit les couloirs sombres d'un hôpital, ils sont terrorisés par les bruits et les lumières qu'ils perçoivent. Un homme tatoué et scarifié se filme avec son téléphone portable, s'enfermant peu à peu dans le monologue de sa toxicomanie. Ces deux récits parallèles rythment le film d'Olivier Zabat. L'opus présenté à EntreVues par cet artiste vidéaste originaire de Grenoble fut précédemment sélectionné à la Biennale de Venise, et ne suscita pas d'ailleurs, un enthousiasme dithyrambique dans la critique. « Ainsi, dimanche, au bout de cinq minutes de souterrains noirs troués par des torches dans *Fading*, on y voyait plus clair dans les rangs. On en a profité pour sortir aussi, alors qu'on avait hésité plus tôt, à cause d'un plan sur un personnage marchant de dos dans un couloir, avec poème profond en voix off. C'est la quatrième fois depuis mercredi que l'on voit un plan sur un personnage marchant de dos dans un couloir, avec poème profond en voix off. Il est toujours émouvant d'assister à la naissance d'un cliché. ». Pour

tordre le coup à ce jugement hâtif du confrère de *Libération*, le modeste contributeur à ce bulletin quotidien – guide divertissant et instructif pour les festivaliers dans leur choix de films – va essayer de démontrer pourquoi il faut rester davantage que cinq minutes dans la salle. La première raison est peut-être à chercher du côté de la littérature. Le « poème profond » s'intitule *Le Monde, poème naïf* (Varsovie, 1943). On le doit à Czeslaw Milosz, chantre de la dissidence en Pologne soviétique.

« Qui veut dépeindre le monde dans toutes ses tonalités
Ne devrait jamais regarder le soleil de face
Ou il perdra le souvenir de ce qu'il a vu
Seules resteront dans ses yeux des larmes brûlantes
Qu'il s'agenouille et baisse son regard vers la terre
Il y trouvera tout ce que nous avons perdu :
Les roses, les roses, les crépuscules et les ombres »